

## **Groupe d'écriture Paris-Bis** **Année 2022-2023**

**Voici quelques-uns des textes écrits au cours de l'année 2022-2023 sur le thème du « Savoir » au sens large.**

Alice. Sous les tropiques.

Annie. Des larmes et des lettres. Deux versions d'une même histoire.

Irène. J'ai dix ans et mon cartable est lourd.

Marie-Thérèse. Se jeter à l'eau ou la nécessité de Savoir. (au sens de cesser d'ignorer).

Monica. Ceux qui savent.

Monique. Le savoir émerge du silence.

### ***Sous les tropiques***

Il fait chaud sous les tropiques, le corps dégouline de sueur, les moustiques se régaler à nos dépens, les cafards déferlent en défilés serrés le long des murs dans la cuisine, les fourmis rouges vous prennent en traître aux fesses à la peau si tendre en s'asseyant malencontreusement sur un terril souple au pied du grand manguier. Cela fait quelques mois que l'enfant a retrouvé son père à l'île de la Réunion, la bien nommée où la famille s'est reconstituée, et même s'est élargie d'un nouveau bébé. La petite fille est maintenant l'aînée des trois filles, l'aimée de son papa mais aussi de sa maman dont elle a partagé l'exclusivité près de quatre ans durant. Son père était reparti à la guerre, celle d'Indochine cette fois, elle le saura plus tard. Il était maintenant en poste à la base militaire de la Réunion en soldat de l'armée d'Orient qui avait pris part à la libération de la France. Cela, l'enfant ne le sait pas encore, elle le saura plus tard quand la vie aura déversé ses turbulences sur leur destin.

Elle a chaud auprès de sa maman à l'ombre du grand manguier, tout près du poulailler où piaillent quelques poules et leurs poussins. Sa maman la tient auprès d'elle, un livre ouvert sur les genoux. D'une voix douce elle égraine des mots qu'elle lui montre à déchiffrer, elle s'efforce de capter son attention, de l'intéresser à ce qu'elle lit pour elle, les phrases d'un livre illustré aux pages qui se déplient en relief. L'enfant aime regarder les pages qui se détachent en scènes colorées, vivantes, animées. Elle aime ces images, ce que lui raconte sa mère, des histoires de fées, de carrosses, de transformation, elle aime suivre le personnage, s'émouvoir de ses malheurs, se réjouir de ses bonheurs. Elle n'aime pas la façon qu'a sa mère de la forcer à regarder les lettres, les mots, les signes qui accompagnent les histoires. Les entendre racontées par la voix douce et patiente de sa mère, presque chantante, qui scelle leur connivence, lui suffit. La mère insiste, la retient, l'enferme même entre ses genoux, la rapproche du livre, des pages. Elle est inquiète. Il n'y a pas d'école digne de ce nom à la Réunion, une île délaissée à l'autre bout du monde, purement stratégique pour l'armée et la surveillance de cette partie de la planète. Les enfants vont à l'école en dilettante, selon les bons vouloirs de leurs parents, petits créoles dégingandés, va-nu-pieds, très peu soucieux de régularité, de sérieux dans l'apprentissage scolaire, il fait si chaud sous les tropiques !

L'enfant préfère les courses effrénées avec la bande de copains dans le petit bois de bambous en contre-bas du jardin, qui paraît une forêt immense à leur petite taille (pluriel), à leurs petites jambes, combien de chasses à l'homme n'y ont-ils pas improvisées pendant la sieste des parents alors qu'il fait si chaud, qu'ils devraient être tapis à l'abri de la mousti-

quaire qui enserre le lit, on est tellement mieux dehors à jouer aux gendarmes et aux voleurs quand les parents dorment et que les enfants déjouent leur attention...

Le soir, le père prend l'enfant sur ses genoux pour qu'elle mange sa soupe au vermicelle. Elle n'aime pas la soupe au vermicelle, pas plus que celle au tapioca dont la consistance visqueuse l'écoeure. Pourtant il n'y a pas grand-chose d'autre à manger le soir, elle aimerait une soupe au lait sucré, ça elle aime beaucoup. Il a disposé sur le rebord de l'assiette des drôles de petites pâtes de forme chacune différente. Son père la retient sur ses genoux, il lui montre les petites pâtes, l'une après l'autre, un « a », un « b », dit-il, puis un « c », un « a » comme « Alice », un « c » comme « Chantal », un « d » comme « Danielle », un « m » comme « Maman », un « p » comme « Papa »... L'enfant mange les lettres les unes après les autres, elle les nomme l'une après l'autre, après son père, une façon en somme de les ingérer tout en les digérant...

Quelques semaines plus tard, elle se rendra avec plaisir à l'école du quartier, en haut de la rue ombrée de grands flamboyants, de jacquiers, de litchis, en compagnie de ses voisines. Le trajet est un bonheur, elles lui font goûter les fruits en cours de route, lui montrent comment les cueillir, les ouvrir, et puis les déguster, juteux, acides ou bien sucrés, l'initiant aux secrets et aux mystères de l'île enchantée, de ces climats si rudes, si chauds, si éprouvants. La maîtresse leur fait faire des jeux passionnants, elles tressent des bandes de papiers de couleurs pour en faire des motifs multicolores. Jamais l'enfant n'aura été aussi assidue à une classe.

Alice

### ***Des larmes et des lettres. Deux versions d'une même histoire***

*Ma version.*

J'ai six ans et je pleure dans un recoin de la cour. Maman a été obligée de me traîner à l'école. Elle semblait plus triste qu'en colère... Elle m'a regardée à travers les interstices du portail jusqu'à ce que ma classe disparaisse dans le bâtiment.

La maternelle, quatre années de bonheur ! La grande école, une affreuse déception ! Je suis la risée de la classe et la maîtresse me gronde sans cesse. La séance de lecture est un calvaire. Dès que j'entend le mot « suivante » juste avant mon tour, je pleure, la maîtresse m'abreuve de mots moqueurs, les autres élèves rient. Je sanglote devant l'énigme de ma page de lecture. Quand vient la leçon d'écriture, je tente de reproduire les dessins du tableau. En vain ! « *Qu'est ce que sait ces pattes de mouche illisibles* ». La maîtresse telle une méchante sorcière plantée devant mon pupitre m'adresse un regard sévère. Mon nez coule, je renifle. Elle me gratifie d'un « *qu'est-ce tu attends pour te moucher ? Ne me dis pas en plus que tu n'as pas de mouchoir !* » Je me mure dans ma détresse.

Je ne comprends pas.

Quatre heures sonnent au clocher de l'église voisine. Je cesse de pleurer en pensant au lendemain, c'est jeudi... Enfin la sonnerie suivie d'un puissant « *sortez* ». Le rang formé, nous nous insérons parmi les autres classes pour descendre l'escalier.

Parvenue dans la cour, j'aperçois ma mère appuyée contre le vantail du portail. Je me précipite dans ses jupes, elle prend ma main et me traîne vers l'institutrice. C'est la panique.

Un échange un peu vif, me semble-t-il, s'engage. J'appréhende le pire. Yeux fermés, la main solidement enfermée dans celle de ma mère, je m'évade. Une petite secousse maternelle; « *viens on s'en va* ».

Sur le chemin du retour elle m'explique.

*« Tu as été mise dans la mauvaise classe. Tu es au cours élémentaire au lieu du cours préparatoire. Tu vas rester dans cette classe mais tu vas devoir travailler beaucoup dans les semaines à venir ».*

Je n'ai pas tout compris... Qu'importe Madame Toullec, l'institutrice, est loin !

Arrivée à la maison, goûter avalé, je m'apprête à partir retrouver mes poupées. Ma mère m'intercepte « *non, tu ne vas pas jouer, on se met tout de suite au travail : lecture et exercice d'écriture* ». Tout s'éclaire, l'institutrice et maman se sont liguées. Sidération ! J'entends à peine l'estocade : « *Ta maîtresse m'a confié un livre, tu dois tout l'apprendre en un mois* ».

Chaque soir j'apprends à lire et à écrire. Maman n'est pas toujours très patiente mais je sais qu'après la tempête elle devient toujours tendre comme pour s'excuser. En classe la maîtresse me laisse tranquille mais me retient près d'elle à la récréation pour s'assurer du travail de la veille à la maison. Autour de moi plus de moqueries.

Pari tenu, un mois plus tard je sais lire et je suis fière de poursuivre la lecture après le « *suivante* » de la maîtresse. L'écriture laisse encore à désirer, peut être ce scripte « *décidée en haut lieu* » comme dit la maîtresse. En décembre je lirai, avec fierté, toute une page devant Monsieur l'Inspecteur !

Des larmes et des lettres, suite...

A ma mère

*La version de maman.*

C'est avec les mots qui suivent que ma mère m'a conté, bien des fois, mes premières semaines d'école primaire...

*Tu as six ans et tu pleures dans un recoin de la cour. Je te regarde à travers les interstices du portail. Je t'observe rejoindre ton rang, le visage ravagé par la détresse. La maternelle à deux ans, tu as immédiatement aimée. Tu étais impatiente d'aller à la grande école alors pourquoi ces larmes matin et après-midi pour allez en classe ! Tu as disparu et je reste seule, des larmes discrètes aux coins des yeux. Je ne comprend pas.*

*Je repars à la maison pour y cacher mon désarroi.*

*Quatre heures, bientôt l'heure d'aller te chercher. Un coup de brosse dans mes cheveux, un trait de rouge à lèvres, besoin de me rassurer... Je prends la direction de l'école bien décidée à percer ce mystère. La concierge ouvre enfin le portail, je me glisse, malgré son regard réprobateur, à l'intérieur de la cour. Appuyée contre le vantail, j'attends. Ta classe apparaît enfin ta maîtresse, Madame Toullec en tête. Cette fois-ci je n'hésite pas ! Dès que tu as saisi ma main, j'interpelle ton institutrice :*

- « *Je voudrais vous parler.* »

- « *Cela tombe bien moi aussi !*

- « Madame, je ne comprends pas pourquoi ma fille qui a toujours aimé l'école pleure et me supplie pour rester à la maison, »
- « Certes je suis un peu ferme, mais Annie refuse de lire la page de lecture ou les mots nouveaux au tableau. »
- « Évidemment, elle ne sait pas lire, elle vient juste d'avoir six ans ! C'est à vous de lui apprendre ! »
- Comment Annie sort de la maternelle alors que fait-elle au cours élémentaire ? »
- « Mais Madame c'est à vous de me le dire ! »

*Je suis aussi éberluée que l'institutrice restée sans voix. Tu serres ma main très fort, tu as compris qu'il venait de se passer quelque chose.*

Songeuse Madame Toullec reprends comme se parlant à elle-même

- « La situation est délicate... Si on redescend Annie au cours préparatoire, après deux semaines de classe... grande comme elle est... C'est sans doute d'ailleurs la raison de cette méprise... elle sera un peu perdue... Si je la garde... »

Silence, j'attends le verdict. Madame Toullec reprend :

- « Madame, Annie m'apparaît intelligente et assez mûre pour tenter l'expérience. Je me propose, avec votre aide de la garder dans ma classe »
- « Je ne comprends pas. »
- « Je vous explique : de mon côté je la fais travailler pendant les récréations, du vôtre vous lui faites réviser la page de lecture du jour et cela aussi longtemps qu'il le faut. Qu'en pensez vous ?

Je m'entends rétorquer d'une voix mal assurée en te regardant « je veux bien essayer si vous pensez que c'est la solution ».

Je suis devenue ton professeur particulier, moi qui avais si peu fréquenté l'école ! Cela n'a pas été facile ni pour l'une, ni pour l'autre. J'étais de bonne volonté mais sans technique ni compétence... Heureusement tu avais soif d'apprendre. J'ai manqué parfois de patience et provoqué des larmes mais après un mois de soirées laborieuses tu savais lire !

Un jour, tu m'as dit : « *maman Madame Toullec m'a demandé ce matin de lire toute une page devant l'inspecteur et après, elle lui a expliqué que je ne savais pas lire en début d'année. L'inspecteur l'a félicitée pour sa conscience professionnelle* ». Je n'ai pas réagi devant cette usurpation, car en vérité c'était moi qui t'avais appris à lire, mais j'ai ressenti une grande fierté, moi la petite Espagnole scolarisée pendant trois ans seulement, à son arrivée en France.

Annie

### ***J'ai 10 ans et mon cartable est lourd***

En ce temps-là, on entrait au lycée en sixième.

Le parcours d'acquisition des connaissances avait ainsi une longueur tangible : on croisait dans les couloirs dès le premier jour, les "grandes", des jeunes filles, qui nous semblaient des femmes et il était impossible pour nous d'imaginer tout au bout de ces sept années à venir, cette métamorphose de nos corps.

L'impatience et la joie de fréquenter désormais le territoire des grandes, se teinte brutalement des nuages pesants d'une réalité étrange.

Comme ce lycée est grand, immense comme un château dont il a la stature !

C'est une forteresse : deux ailes nanties de quatre tours carrées au toit pointu ouvrent sur une vaste cour intérieure (parc et terrains de sport). Les façades sont recouvertes de briques apparentes claires : le château n'est pas austère.

Le hall d'entrée donne sur une grande galerie et sur de larges escaliers avec rampe en fer forgé "Art déco". Dans les salles : parquet, ou vrai carrelage.

Dès le premier jour, je me sens une toute petite chose perdue au milieu d'une foule d'inconnues.

J'écris ici dans le désordre, le même désordre d'étonnement, de peurs, de sidération qui m'assaillent à mon arrivée dans mon nouveau monde, le monde des études secondaires.

J'allais oublier de mentionner la situation géographique : nous habitons à Sceaux, dans le "bas" de Sceaux (appelé les Blagis), et mon lycée est dans le haut de la ville, près de l'église et du noyau originaire qui surplombe le parc de Sceaux.

Maintenant, le trajet.

Le faire seule tous les jours, deux fois par jour, est beaucoup moins drôle que de le parcourir en famille en balade de reconnaissance pour chronométrer le temps de marche. 1,5 km. 25 mn. Et cela deux fois par jour, car il n'est pas question du point de vue de maman, de me laisser (entendre "m'abandonner") à la cantine le midi.

Le froid est vif en hiver, nous n'avons pas droit au port du pantalon... Il n'y a qu'à presser le pas.

La pente est sensible, surtout dans la montée le long de la grande avenue bordée de marronniers. Tout au long, trônent des maisons cossues aux jardins impeccables dans lesquels un chien (parfois une meute) monte la garde. Oh ! les peurs qu'ils m'ont faites, les premiers temps, se jetant sur les grilles avec des aboiements féroces. Mais je les ai apprivoisés, leur parlant avec des mots gentils, les appelant par leur nom, celui que j'avais donné à chacun. De cela, je n'ai parlé à personne, ni au lycée, ni à la maison, pas même à ma sœur.

"MAIS POURQUOI ELLE NOUS RACONTE TOUT ÇA ? ?"

Mais... voyons, c'est que l'emballage autour des heures consacrées à apprendre m'apparaît beaucoup plus volumineux que le contenu, l'étude elle-même, et ce n'est pas fini, écoutez...

Le cartable sur le dos pèse des tonnes : une partie "lest" fait l'aller-retour matin ET après-midi, tel le cahier de textes par exemple –on ne laisse rien sur place au lycée.

Je "fais" et défais mon cartable deux fois par jour, sous l'œil vigilant de ma mère. J'aurais bien aimé, pourtant, garder un petit bazar, de ces cadeaux insignifiants qu'on se fait entre gamines : la minuscule coquille d'escargot ramassée dans le parc, ou le papier de Carambar avec des mots idiots écrits à l'intérieur.

Dans les intervalles des trajets–randos (toujours l'œil sur la montre) se glissent les cours, après une succession de déplacements :

Les changements de salle et d'étage, l'alignement parfait des rangs d'élèves pour franchir la porte de chaque salle, le ballet qui mène chacune à sa place, puis le déroulé de l'appel,

puis, une semaine ou deux après la rentrée, la remise des copies, les notes, les commentaires.

Nous sommes des élèves,  
Nous nous élevons.

J'ai ce couplet rivé dans le crâne.

MAIS je n'arrive pas à trouver mon tempo dans les longues mises en place, qui font le temps découpé en morceaux.

Alors je rêve,

Mon esprit vagabonde,

et ça ne va pas du tout, ça

pas plus en maths, qu'en Sciences Nat', qu'en latin.

Je veux m'accrocher au latin, car mon père guette les premiers pas de sa fille aînée.

Je "décline", en rythme, nous déclinons en rythme mécanique :

Nominatif, vocatif, accusatif, génitif,...

terre aride, champ d'espèces inconnues, abstractions que nous sommes censées retrouver dans des textes choisis.

Mon père est catastrophé par la méthode (non-méthode) de notre prof, une très jeune femme remplaçant la titulaire pendant les deux premiers trimestres.

Le manuel de sixième, la Guerre des Gaules ("de Bello Gallico"), nous accompagne : vocabulaire, grammaire, et histoire de César.

Mon père me fait travailler le samedi après-midi ou le dimanche, piochant dans les traductions que nous n'avons pas abordées en classe.

Le vocabulaire, je le trouve facilement, et même le mémorise assez vite : le lexique de base, et l'incontournable Gaffiot (LE dictionnaire latin-français) sont là pour ça.

Mais mon esprit se révèle être imperméable, étanche même, à la structure de la phrase latine.

... Alors je prends les mots et je raconte une histoire, en les agençant selon un fil qui court entre eux, les mots. L'histoire se tient, mais elle n'a rien à voir avec le texte.

Mon père est désarçonné. Patiemment, il m'explique ce que je n'ai pas saisi : les tournures, les mots-pivots, les formes verbales.

Je regarde le texte, mes yeux s'embuent, le brouillard envahit la page.

... Fataliste, je soupire intérieurement, au lycée ou à la maison, "le gong va bientôt sonner pour me délivrer."

Il ne me délivrera jamais du goût amer laissé par ce monde impénétrable qu'est le latin.

Du latin je conserve dans ma mémoire une masse lourde, noire et dure, trace des moments pénibles d'incompréhension et de désarroi insérés entre mon père et moi.

Irène

**Se jeter à l'eau ou la nécessité de Savoir**  
**(au sens de cesser d'ignorer).**

Je suis en classe de septième à présent (CM2 aujourd'hui).

Chaque vendredi après-midi, accompagnée de la maîtresse, la classe est supposée se rendre en métro à quatorze heures au cours de natation qui a lieu à la piscine des Fillettes, dans la rue du même nom du dix-huitième arrondissement de Paris. Je suis peu familiarisée avec l'eau. Dans le deux pièces cuisine de notre rez-de-chaussée parisien en ce début des années soixante, nous ne disposons pas d'eau courante et sommes tenues de nous approvisionner à la fontaine de la cour commune. Nous la faisons ensuite

« chauffer sur le gaz » si nous avons besoin d'eau chaude. Inutile de dire que la toilette se résume pour moi à un gant et à une bassine. A mon premier cours, quelle angoisse, donc, que cette avalanche d'eau du « petit bain » ! Hors de question pour moi de sauter dans ce maelström liquide, comme le maître-nageur nous y encourage à tour de rôle ! Toutes mes camarades ayant malencontreusement obtempéré, ce garde-chiourme finira par m'y jeter de force et je boirai, comme l'on dit, la tasse par sa faute, c'est-à-dire que j'étoufferai à demie. « Plus question que je remette jamais les pieds à la piscine », ai-je dit à ma grand-mère au retour de ce premier contact aquatique débilant.

Finalement ma grand-mère a eu gain de cause auprès de la directrice de l'école et dorénavant, le vendredi, c'est mon jour de chance, à savoir que je déjeune chez moi le midi, repars pour une demi-heure de cours seulement et, à quatorze heures, alors que les autres fillettes se mettent en rang avec leurs sacs contenant maillots et bonnets, devinez qui dispose d'un bel après-midi de libre ?

Mais ma vie est loin d'être un long fleuve tranquille, un nouveau vendredi va bientôt être l'occasion de montrer qu'une fillette craignant l'eau peut malgré tout faire des vagues.

Quelques jours auparavant, je m'étais confiée pour la première fois à Maribel, ma meilleure amie, âgée comme moi de dix ans, et sa réponse avait été catégorique « Oh là là ! Faut le dire à ta grand-mère ! »

Ce jour du vendredi m'apparaît hautement propice. Pendant que mes camarades nagent la brasse à la piscine si bien nommée je vais, ce jour-là, c'est décidé, me jeter à l'eau de mon côté. A treize heures vingt j'avertis gravement ma grand-mère :

- Mémé, j'ai quelque chose à te dire...

Ma grand-mère s'affole.

- Tu as fait une bêtise ? Tu as une mauvaise note ?

J'hésite.

Mais rester plus longtemps la tête plongée dans le noir, impossible. Maribel a raison, sortons la tête de l'eau.

- Je te dirai tout cela quand je reviens à quatorze heures.

A mon retour, ma grand-mère est en pleine séance de repassage. Je tente de me faire discrète, mais elle n'a pas oublié.

- Qu'est-ce que tu voulais me dire tout à l'heure de si important ?

J'effectue alors un plongeon en apnée surpassant ceux des meilleures championnes :

- Antoine me fait de drôles de choses. Quand je vais à Argenteuil, à chaque fois, il m'entraîne dans la chambre, m'enlève ma culotte et me tripote la marguerite (C'est le seul mot que je connaisse à l'époque) Après, il me lave et me dit de ne rien dire ni à ma mère ni à toi.

Ma grand-mère reste figée.

Puis elle évoque le moment où Antoine, concubin de ma mère de dix ans plus jeune qu'elle, m'embrassait systématiquement sur la bouche. Elle était intervenue :

- Holà, avait-elle dit, on n'embrasse pas les enfants comme ça, ici, et vous êtes Martiniquais, pas Russe !

Et il recommencerait à présent ?

Voire, ce serait pire ?

Elle interroge, comme furieuse :

- Et ça se passe depuis combien de temps, tout ça ?

- Depuis que maman est partie avec lui à Argenteuil et que je vais chez eux en vacances.

- Quoi, ça va faire trois ans et tu dis ça seulement maintenant ?

Douterait-elle, ma parole ?

- Et pourquoi tu le suis ! Tu ne peux pas dire non ? Ça te plait, c'est ça ?

Je ne réponds pas à ce déferlement de questions.

Soucieuse avant tout de prouver la vérité de ce que j'avance, j'ajoute quelques détails qui m'ont frappée chez cet homme de couleur, d'origine indienne mais né aux Antilles, et plus

habitué au créole qu'au français : Et tu sais, c'est bizarre, après m'avoir fait allonger, à chaque fois il me dit « ouvre ta jambe » ; c'est « ouvre tes jambes » qu'on dit normalement, non ?

Mais ma grand-mère se montre hermétique à ces considérations linguistiques.

Comme elle paraît vieille, d'ailleurs, accablée !

Je lui fais trop de peine avec toutes ces histoires, il ne faudrait pas qu'elle me lâche à présent car je n'ai qu'elle au monde, d'où ma tentative de « noyer le poisson » en lui exposant de façon encore plus précise le comportement pour moi incongru du quidam délinquant.

- Et tu sais, reprends-je ingénument, je ne comprends pas non plus, avant de mettre ses doigts dans ma marguerite, il y met un peu de sa salive, vraiment, vraiment bizarre !

A ma grande surprise, c'est le détail qui tue.

Ma grand-mère s'effondre.

(Elle dira plus tard à ma mère : ça, elle n'a pas pu l'inventer.)

Je suis soulagée, intimement satisfaite même, de voir – même si je n'en comprends absolument pas la raison - que la véracité de mes dires apparaît au grand jour.

Ma grand-mère ne pourra plus faire semblant d'ignorer, ne nagera plus entre deux eaux.

A présent, indubitablement, elle SAIT.

Marie-Thérèse

### ***Ceux qui savent***

Enfant, j'étais pleine de bonne volonté. J'écoutais les adultes, d'abord dans le sens où j'obéissais, on n'avait guère le choix, mais aussi parce qu'ils savaient beaucoup de choses que je devais apprendre.

Cela concernait d'abord les règles de bonne conduite et la politesse qui guidaient et régulaient nos comportements.

Mon père était particulièrement strict sur la façon de se tenir à table : se tenir droit, ne pas mettre ses coudes sur la table, ne parler que si on était interrogé, et sans doute bien d'autres choses.

Nous-mêmes, malgré les nombreuses questions que nous nous posions, nous ne devions pas interroger les adultes. Ils étaient occupés, on apprendrait plus tard, quand on serait grand, ou alors ils évacuaient la question d'une boutade.

Il ne fallait d'ailleurs pas demander, m'avait expliqué mon père. Surtout, ne jamais dire « je veux ». A la rigueur, « je voudrais », avec le s'il-vous-plaît indispensable, mais pour finir il valait mieux attendre que l'on vous propose.

Je m'imaginai dans cette position d'attente qui, si elle se prolongeait, pouvait être terriblement frustrante, voire angoissante. Il nous fallait donc compter sur le bon vouloir des adultes, leur attention à nos besoins ou nos désirs. Enfin non, les désirs faisaient probablement partie des interdits, alors, disons les envies.

Il n'était donc pas question de demander d'où venaient les bébés, ou d'autres questions de cet ordre. Cela aurait passé pour de l'insolence, voire pire. En fait, on le savait. Pour éviter les questions, on nous l'avait dit. Nous habitions alors en Alsace, et conformément à la tradition de cette région, les bébés étaient apportés par les cigognes. On voyait en effet ces gros oiseaux arriver au printemps et construire leur nid sur les cheminées. Je n'en ai jamais vu porter un bébé, mais cela ne voulait rien dire.



Je me souviens aussi de la distinction que les adultes faisaient entre la gauche et la droite. Je me revois encore avec mon père, nous marchions sur une petite route, bordée de platanes, qui reliait notre habitation à la ville. J'avais toujours eu du mal avec ce choix imposé de tenir ma cuiller d'une main, toujours la même -cela sert à quoi alors d'en avoir deux ? - il s'agissait donc de m'inculquer ces notions de manière plus solide.

A l'aller, j'ai compris que l'un des côtés, celui sur lequel nous marchions, était la droite. C'était facile, c'était le même côté que la main avec laquelle je mangeais. Au retour, c'est devenu plus compliqué. J'avais noté les particularités du côté où nous étions, avec, au-delà des platanes, des jardins et quelques maisons. De l'autre côté, qui pour moi était la gauche, il y avait un mur de béton gris. Lorsque mon père a déclaré que ce côté, sur lequel on marchait maintenant, avec le pain que nous avons acheté à la boulangerie, s'appelait la droite, j'ai cru qu'il plaisantait, me tendait un piège et rétorqué que, pas du tout, la droite était de l'autre côté, il me l'avait dit tout à l'heure, je m'en souvenais très bien. Mon père insista, tenta d'expliquer, mais je ne voulais rien entendre, répétant : Mais tout à l'heure tu m'as dit que...

Mon père n'étant guère patient, notre discussion a probablement peu duré, et il a conclu par un argument d'autorité : C'est comme ça, tu dois croire ce que je te dis, tu n'as pas à discuter. J'ai compris qu'il était en colère et qu'il valait donc mieux admettre sa théorie, même si elle me semblait bancal. Je n'en pensais pas moins, en particulier j'ai commencé à soupçonner les adultes de nous raconter plus ou moins n'importe quoi, en nous obligeant à les croire, comme ils nous obligeaient à leur obéir.

Un peu plus tard, l'histoire du père Noël, dont on nous avait d'abord dit qu'il existait, pour nous apprendre ensuite que c'était faux, n'a fait que renforcer mes doutes sur le savoir des adultes. Je voudrais ajouter, à la décharge de mon père qui avait raison de me reprocher mon entêtement, que j'ai longtemps confondu la gauche et la droite. Et aussi, que si je me moque de l'histoire du père Noël, j'ai souvent cru à des choses qui n'existaient pas. J'y étais autorisée par Paul Valéry, qui a posé cette question : « Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas? »

Monica

### ***Le savoir émergeant du silence.***

Samedi 11 mars 2023, une grande première, avec mon mari, nous tenons un stand dans le cadre d'un Forum-santé organisé à Bry-sur-Marne. Moi victime durant mon enfance, mon mari, victime de victime.

INCESTE. Comment vivre avec ça ?

Comment suis-je arrivée là ?

En juin 2021, lors de l'entretien préalable avec l'élue municipale, sélectionnant les futurs conseillers municipaux seniors, à la question : « Qu'est-ce qui vous intéresse ? », un peu interdite, j'ai répondu : « l'inceste ». En janvier 2023, je rencontre l'élue chez le coiffeur. Spontanément, je lui présente mes vœux pour la nouvelle année, et j'ajoute : « je suis heureuse de vous rencontrer, j'avais envie de demander un rendez-vous pour poursuivre

la conversation commencée lors de notre première rencontre... » Je lui rappelle : « l'inceste. »

Notre séance de coiffure se termine, et Mme l'Elue s'approche de moi : « vous ne voudriez pas tenir un stand le 11 mars ? ». Etonnée de la proposition, je réponds que je vais réfléchir ... Et puis rapidement j'accepte, l'année de mes 79 ans, c'est l'occasion ou jamais !

Moi qui ai passé ma vie à me taire ! J'ai adressé mon premier récit « Le secret de ma vie » écrit à la manière de « Mon secret » de Niki de Saint Phalle où elle raconte sa douleur devant l'attitude de son père, ) à l'APA\*, association dont je ne connaissais ni l'existence ni aucun adhérent. Je ne croyais pas qu'une telle histoire était racontable ! « Comme une bouteille à la mer », j'ai envoyé mon récit, d'une quinzaine de pages. J'ai ressenti une immense joie en lisant l'écho rédigé en empathie. Je pensais ne pas avoir de réponse. Rester perdue n'aurait rien changé à mon état clivé ??? ! Non seulement j'ai reçu un accusé réception, mais en plus je me suis sentie enfin reconnue dans ma souffrance d'enfant ! La première fois, par un représentant « associatif ». Puis j'ai découvert des groupes de paroles dans une « petite » association de victimes d'inceste, hommes et femmes. J'ai appris à parler, à gérer les paroles entre une dizaines d'ex-victimes ne nécessitant pas la présence de professionnels du trauma. Des groupes bien cadrés ne nécessitant pas la présence de professionnels du trauma,. Chaque victime est experte de son vécu.

Etre reconnue parmi ses pairs, « parler entre soi », c'était bien mais être reconnue victime par la justice.: pourquoi pas ? Je me suis décidée, à 70 ans, à déposer plainte à titre posthume, auprès du Procureur de la République de Seine et Marne. Le classement sans suite prononcé est la Reconnaissance que j'ai vécu subi ? Les abus sexuels intra-familiaux, « ça » existait déjà avant 1968 (la période de débauche sexuelle, dit-on ).

En 2021, le Président de la République a mis en place une commission qui va recueillir pendant deux ans, des témoignages de victimes. C'est ainsi que mon mari et moi, sommes allés témoigner au Ministère de la Santé en juillet auprès des deux Co-présidents, le Juge Durand et Nathalie Mathieu, deux belles personnes. Nous avons témoigné en tant que couple, victime secondaire de l'inceste.

Et dans la société civile, dans ma commune ! ! Enseignant dans un collège local, je n'ai pu que mettre mon histoire traumatique dans une crypte de « déni social ». Aujourd'hui, m'approchant de mes 80 ans, ne craignant plus le « Qu'en dira-t-on » je me suis exposée enfin sur le stand du forum santé devant la population bryarde. Tant d'années cachée avant de dire. La Honte ! Aujourd'hui, je ressens une belle fierté ! *Mission accomplie.*

Monique